

LES SOLDATS SANS TETE

A painting depicting a headless soldier in a dark, dense forest. The soldier, wearing a brown uniform and a wide-brimmed hat, is lying on the ground, holding a rifle. A pool of red liquid, likely blood, is visible on the ground near the soldier's head. The forest is filled with trees and foliage, creating a somber and eerie atmosphere.

Philippe Bouchet

Philippe Bouchet

Les Soldats sans tête

Une enquête de Barthélemy Molard

© Philippe Bouchet, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1511-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Lieutenant du roi Louis XV, Barthélemy Molard aidé de son adjutrice Rose conduit des enquêtes criminelles dans le Haut-Vivarais, l'Ardèche verte d'aujourd'hui. Ses aventures, loin de Versailles et des intrigues de la cour, sont l'occasion de mettre en lumière la vie locale au XVIIIe siècle et les métiers aujourd'hui disparus.

Mars 1746 : deux fusiliers du régiment de Lyonnais sont retrouvés décapités sur un chemin de campagne. Et leurs têtes sont introuvables. Qui a occis ces militaires du Royaume de France ? Et pourquoi une telle mise en scène ? Alors que de nouveaux crimes tout aussi macabres se produisent dans la région, Barthélemy est sommé par le commissaire ordonnateur Marchainbeau d'en démasquer les auteurs.

Aidé de Rose la brute, d'un chirurgien-major iconoclaste et d'une fausse baronne qui ne le laisse pas indifférent, le détective s'aventure parmi les fournisseurs des armées, les détenteurs du Sceau de l'État et les teinturiers. Son enquête semée de morts et de fausses pistes va le mener, dans un pays encore en prise avec les troubles religieux, vers les tréfonds de l'âme humaine.

Une chevauchée sombre au dénouement surprenant, qui plonge dans les racines de notre pays.

Après « Le Seigle et la soie », saga d'un siècle et demi se déroulant depuis un village isolé du Haut-Vivarais, Philippe Bouchet nous invite à le suivre dans cette première aventure du lieutenant-enquêteur Barthélemy. Géologue de formation, l'auteur est passionné par tout ce qui touche à l'histoire, à la terre... et aux polars.

Prologue

Le Crestet, Haut-Vivaraïs, 24 avril 1748

Le ciel s'est obscurci brusquement. De lourds nuages viennent manger les derniers espaces de clarté au-dessus des arbres. Le vent, qui n'était quelques instants auparavant qu'une légère brise de printemps, prend soudain une force brutale. Je manque de vaciller, je me sens tout à coup faible. Un regard vers mon chien, qui dresse les oreilles en grondant : si ce molosse a peur, c'est que le danger rode.

Au loin, au milieu des taillis dans lesquels je me fraye péniblement un passage, j'entrevois le but. Une eau grise aux reflets d'acier. Quand j'arrive essoufflé au bord de l'étang, plus aucun bruit. Les oiseaux semblent s'être enfuis, je ne reconnais pas cet endroit baignant habituellement dans une douce torpeur. Les grognements de mon compagnon se font de plus en plus menaçants. L'obscurité gagne les lieux, je tente de calmer mon chien qui semble m'implorer de partir. Je suis pris de tremblements que je n'arrive pas à maîtriser. Là, au bord de l'onde noire, une main crispée sort entre deux roseaux coupants comme des lames de rasoir. C'est donc vrai ? Malgré le froid qui se glisse sous mes vêtements, une sueur visqueuse me glace le dos. L'effroi me paralyse un instant. Non, ne pas reculer, aller au bout de la vérité. J'entre dans l'eau froide à la rencontre du membre figé. Ses doigts sont rétractés. Comme si l'être humain auquel ils appartiennent tentait de se cramponner à une branche introuvable.

J'ai maintenant de l'eau jusqu'à la taille, je glisse sur la vase accumulée sous mes pieds. La main... Elle se met à bouger lentement. C'est impossible ! Je me retourne brusquement vers mon chien, pris de panique : ce dernier n'est plus visible sur la berge. Je suis seul. Et là, sans que je puisse avancer d'un pas de plus, je vois ce que je ne voulais même pas imaginer. Le corps sort lentement de l'eau sombre, il semble tanguer comme un bouchon. Est-ce parce que j'ai trop gesticulé ? Je suis maintenant collé dans la vase qui me bloque les pieds. Un grincement monstrueux : un cadavre sans tête fond sur moi. Je hurle.

— Monsieur Molard, réveillez-vous ! Vous faites encore un cauchemar !

Je regarde lentement autour de moi, je veux être sûr que je me retrouve bien ma maison, dans cette ambiance familière qui me réconforte tant. J'ai dû m'assoupir, calé dans mon large fauteuil, emmitouflé dans une couverture, les pieds maintenus au chaud par les braises rougeoyantes de l'âtre. Il m'arrive parfois, après un bon repas, de passer la nuit ainsi, sans avoir l'envie et le temps de rejoindre ma couche située dans une petite pièce accolée à la cheminée. C'est Marianne ma servante qui m'a tiré de ce mauvais rêve. Je lui en sais gré, même si je lui ai dit à plusieurs reprises qu'elle ne devait pas veiller avec moi si tard le soir. Je la vois s'approcher de la cheminée de son pas lourd de paysanne endurcie, pour replacer une bûche qui vient de rouler en dehors du foyer. Des flammèches éclairent brièvement son visage buriné.

— Tu peux aller te coucher, je saurais bien attiser le feu moi-même si le froid commençait à m'engourdir les mains. Tu iras à l'aube me quérir de l'eau à la source. Je commence à en manquer.

Comme à regret, elle essuie ses mains sur son tablier, me regarde droit dans les yeux, et murmure, comme elle le ferait à un malade :

— Bien Monsieur Molard, comme vous le voulez. Vous n'aurez qu'à me sonner si vous avez besoin de moi.

— Merci, Marianne, mais je t'ai ordonné mille fois de m'appeler par mon prénom ! Barthélemy, est-ce si difficile à prononcer ?

Je parle à un mur, je le sais. C'est que je n'ai pas encore pris l'habitude d'avoir des serviteurs à mon service. Et ce sont eux qui ont raison : cela ne se fait pas d'appeler le maître par son prénom, c'est une situation incongrue. C'est en vérité à moi que cela pose une difficulté. Promis, je vais essayer de ne plus faire de remarques inutiles sur le sujet.

Comme elle quitte la pièce à feu, refermant la porte derrière elle, je fixe la clochette qui trône sur un coin de la table cirée. Je ne m'en suis jamais servi, que cela soit vis-à-vis d'elle, ou pour appeler Bavard mon serviteur en charge de l'écurie et de l'intendance. C'est moi qui l'ai surnommé ainsi, car il est d'une discrétion telle qu'on peut passer une journée entière sans entendre le son de sa voix. Mais quelle efficacité, pardieu ! C'est simple, je n'ai plus à m'occuper de

rien dans cette maison !

Me dégourdir un peu les jambes... Je me lève et me dirige vers l'unique fenêtre que j'ai fait équiper l'année précédente de carreaux de verre, en remplacement des papiers huilés qui laissaient trop passer le froid. Au dehors, à la faible clarté d'une demi-lune, je distingue à peine la première maison du village, pourtant proche. En me retournant, je m'arrête sur mon image renvoyée par le petit miroir posé sur le tablier de la cheminée, à côté du crucifix installé par Marianne malgré mon interdiction formelle :

— Pas si vilain, le bougre !

C'est que je me trouve encore bien présentable, malgré les années passées à pourfendre l'ennemi sur les champs de bataille ou à courir les criminels. Grand, costaud sans être gros – en tout cas, c'est ainsi que je me plais à me voir — la tignasse brune difficilement domptée par un catogan fatigué, les yeux bleus éclairant un visage avenant. Certes, en me rapprochant, je vois aussi un front légèrement dégarni, une balafre sur la joue gauche, souvenir d'un coup porté lors d'un combat à l'arme blanche, une barbe de cinq jours – tiens, il est peut-être temps d'aller voir mon barbier ! Et un menton prononcé. Mais je me dis que l'ensemble reste très présentable, et j'avoue sans fausse modestie que cela m'a souvent aidé à attirer les confidences et autant de jupons.

Plus je me regarde, plus je me sens mal à l'aise. Je connais par cœur les raisons de mon trouble. J'ai bientôt quarante ans, et je n'ai personne dans mon lit. Mais quelle compagne accepterait de passer sa vie avec un courant d'air ? Avec un homme attiré par les cadavres comme les mouches par le purin ? En général, quand je sombre dans ces réflexions, je quitte le miroir doré offert par Armand de Marchainbeau, pour me réfugier derrière ma table de travail ou sur mon coffre près de l'âtre, un verre d'alcool de châtaigne à la main.

Marchainbeau, le grand commissaire ordonnateur¹, mon commissaire ! Qui m'a élevé au grade de lieutenant et pris à son service. Presque tous les objets de valeur que je possède ici m'ont été offerts par lui, et il en va ainsi de mon petit domaine. J'ai rarement côtoyé dans ma vie personnage aussi sulfureux, aussi froid et résolu que cet aristocrate au bras suffisamment long pour se permettre

des remontrances envers un secrétaire d'État, j'en ai été témoin ! Il n'a pour moi qu'un grand défaut : celui de ne pas supporter l'idée qu'un manant, c'est-à-dire pour lui tout ce qui ne porte pas titre de noblesse avéré, puisse avoir une quelconque autorité sur lui, ou même décider à ses côtés. Fort heureusement, il ne brille pas particulièrement dans le maniement des armes, ce qui lui évite de se précipiter dans des duels avec quiconque le contrarie trop de ce point de vue.

En regagnant ma table, mon regard s'arrête sur le dossier qu'il m'est si difficile de refermer, la cause de mes cauchemars. Des cas élucidés plus récemment ne m'ont pas fasciné à ce point. La nostalgie de l'armée ? Avec le recul, je sais parfaitement que je n'aurais rien réussi sans la ténacité de Marchainbeau et les moyens qu'il m'a octroyés pour résoudre l'affaire effrayante qui m'obnubile encore. Affaire qui m'a valu la position que j'ai acquise aujourd'hui. Mais aussi des traumatismes tels que j'hésiterais à avoir à faire une deuxième fois à des soldats sans tête.

Chapitre 1 - La mission

Camp de Givors, 7 mars 1746

Les choses n'ont guère changé depuis que j'ai quitté ces lieux, il y a deux années de cela. Peut-être règne-t-il plus de discipline qu'à mon époque. Les tentes sont bien alignées, les trépieds forment des cercles parfaits autour des feux. Aucune pipe cassée ne traîne sur le sol durci par les innombrables piétinements des soldats. Le bâtiment central, en dur, semble avoir été allongé, sans doute pour pouvoir accueillir plus de monde à l'heure du repas.

Et ces uniformes, plus seyants que ceux qu'on nous faisait revêtir : le drap semble plus blanc, les parements d'un rouge plus vif... Même les boutons semblent luire au soleil ! Bon, bien sûr, il s'agit de la compagnie colonelle, la compagnie la plus huppée du régiment du Lyonnais².

— Ah ! Enfin vous voilà, lieutenant Barthélemy ! Nous commençons à nous inquiéter. Mon prédécesseur, le marquis de Beaupréau, m'a tant parlé de vous.

Quand on parle du loup... Voici le colonel Hyacinthe Gaëtan, comte de Lannion, dont la réputation d'homme à poigne est vantée jusqu'à Versailles.

— Le temps d'arriver pour vous offrir mes services, Monsieur, dis-je, tout en m'inclinant de manière protocolaire. C'est que la route est longue et dangereuse, les brigands de grand chemin semblant se liguier pour faire leur fête à des honnêtes hommes comme moi.

— Je ne le crois pas un seul instant ! s'esclaffe alors l'officier. Vous traînez une telle réputation que les plus infâmes fripouilles préfèrent déguerpir sans coup férir à votre approche !

Tout d'un coup plus sérieux :

— Avez-vous croisé sur votre route ces prêcheurs du désert³, véritables représentants de Lucifer sur terre ? Si c'est le cas, j'espère que vous en avez occis quelques-uns !

Terrain glissant... Vouloir convaincre un homme dont les ancêtres se sont battus contre la religion prétendument réformée⁴ depuis plusieurs générations est inutile. Convaincre de la folie que représente cet acharnement à rayer de la carte des malheureux dont le seul tort est de vouloir accéder à notre dieu d'une autre façon que les papistes est parfaitement inutile ! Je suis un catholique convaincu, mais j'ai trop de connaissances dans les deux camps pour perdre mon temps dans des combats absurdes. Je me contente donc de répliquer avec un grand sourire en évitant le sujet :

— Sous votre commandement, mon colonel, notre régiment semble avoir fait des bons de géant dans la discipline et la présentation.

Le comte, comme je l'espérais, oublie sa question servant sans doute à me jauger, pour répondre d'une voix haute :

— C'est que les capitaines de notre régiment sont davantage aidés que par le passé. Le Roi s'est rendu compte que la solde qui leur était affectée pour armer et habiller la troupe était parfois mal utilisée par les officiers. Sans parler des autres trop nombreux détournements de fonds au détriment de la troupe. Nous avons repris les choses en main, Monsieur de Marchainbeau et moi-même. Et vous y avez été pour quelque chose.

Le hasard aussi, à n'en pas douter. En quelques mots : j'ai réussi, simple sergent, à aider à démonter un trafic de tabac au sein du régiment, du temps de Beaupréau, en septembre 1744. Le régiment s'était réfugié depuis mai à Neuf-Brisach en Alsace, après le désastre de Dingolfing en Westphalie. Le trafic était alimenté par la solde octroyée par le roi à un des capitaines rescapés d'un enfer où dix-sept de ses congénères avaient trouvé la mort. Ce capitaine était plus préoccupé par sa bourse et ses bourses que par l'équipement de sa compagnie. Si je me reconnais quelques qualités, c'est celles de faire preuve de ténacité, de curiosité, et d'une perspicacité toute paysanne. On ne me fera jamais prendre un âne pour un mulet, ni une poule pour un chapon ! Cela compense sans doute une certaine nonchalance, qui, je l'avoue, peut en énerver plus d'un. Je suis comme ça, je n'y peux rien.